Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 36 (1903)

Heft: 5-6

Artikel: Le calvinisme selon M. Kuyper [suite]

Autor: Bridel, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379749

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CALVINISME SELON M. KUYPER[1]

PAR

PH. BRIDEL

IV

Calvinisme et science.

1° Nul ne saurait contester que le calvinisme ait éveillé et entretenu l'*amour pour la science*. Or ce ne fut point là l'effet d'un pur hasard, mais un résultat direct de ses principes. L'esprit scientifique n'est-il pas en effet un esprit d'unité ? Et qu'est-ce que le dogme de la prédestination, sinon une application spéciale, faite à notre vie personnelle, de la conviction que le monde entier est gouverné par la volonté de Dieu, que cet univers n'est donc point un simple amas de choses et que la série des phénomènes qui s'y succèdent n'est pas une pure chronique, plus ou moins décousue, mais une véritable histoire, obéissant à un ordre bien réglé ? Au risque de se faire accuser, — tout à fait à tort, — de rejeter ainsi sur Dieu la responsabilité du mal, le calvinisme a tenu à faire rentrer nos péchés eux-mêmes dans le plan divin, pour bannir de celui-ci toute incohérence[2]. Combattant de la sorte les principes dissolvants des mystiques, des épicuriens et de tous ceux qui vers la fin du moyen âge ébranlaient l'influence du thomisme, le calvinisme a posé une base éminemment pro-

[1] Voir *Revue de théol. et de phil.*, livraison de juillet.

[2] Voir la *Remarque* N° 6.

pice à l'éclosion de l'esprit scientifique. On remarque chez tous ses adhérents la solidité logique, la fermeté de pensée ; il n'y a pas jusqu'à leur conduite quotidienne qui n'en soit tout imprégnée, dominée qu'elle est par une claire conscience de la réalité, et non par ces élans fantaisistes auxquels aboutit en pratique la fausse doctrine qui accorde la primauté au vouloir.

2° Le calvinisme a rendu à la science toute l'étendue du *domaine* qui lui revient. Réagissant avec excès contre le matérialisme mondain de la culture antique, le moyen-âge crut devoir, au profit de la vie surnaturelle et future, dédaigner la terre, le corps, la nature. Le calvinisme n'a eu garde de tomber dans cette erreur antibiblique, lui qui a si bien compris que la rédemption a une valeur non seulement sotériologique, mais cosmologique, et que, si notre salut est d'un grand prix, ce qui importe plus encore c'est la gloire de Dieu se manifestant par la restauration de la création que le péché avait compromise.

A cet égard encore (voir plus haut p. 331 et 345) sa doctrine de la *gratia communis* est d'une grande importance[1]. Ne pouvant contester l'existence de tant de belles et bonnes choses au sein du paganisme même, ne pouvant se contenter de taxer de *splendida vitia* les vertus, souvent réelles, des incrédules ou des irrégénérés, les théologiens romains avaient recouru à la théorie des *pura naturalia*. D'après eux l'homme a été créé en vue d'accomplir une double série de fonctions, l'une constituant une vie purement naturelle et terrestre, l'autre formant une vie supérieure et céleste (joies de la vision divine) ; le créateur lui avait donné les facultés nécessaires à l'exercice de la première de ces vies et y avait ajouté des dons surnaturels assurant la seconde à l'homme : celui-ci a perdu ces derniers par la chute, mais il a conservé ses facultés naturelles. Ce dualisme, qui a empoisonné toute la morale romaine, a le tort tout à la fois de méconnaître la gravité du péché et d'estimer trop bas la valeur de la vie naturelle, qui

[1] Voir la *Remarque* N° 4

dès lors est considérée comme ne méritant guère la sympathie et l'intérêt du chrétien. Selon le calvinisme, au contraire, le péché est une puissance de mort qui a atteint la nature humaine dans toute son étendue ; mais Dieu, par sa *gratia communis*, est intervenu pour en empêcher l'entière destruction. Pareil au regard du dompteur qui, sans transformer entièrement la bête fauve, l'arrête et l'empêche de nuire ; semblable à cette domestication, qui ne supprime point la sauvagerie foncière de l'animal, où celui-ci retombe dès qu'il est rendu à la vie spontanée (et combien aisément aussi l'homme irrégénéré retourne à la barbarie : qu'on pense à la Saint-Barthélemy, aux massacres d'Arménie, etc. !) ; comparable enfin à cette corde, grâce à laquelle un bac, sans être soustrait à la poussée du fleuve, est du moins dirigé de manière à parvenir au bord, la grâce divine, outre le salut des élus, procure à tous les hommes la vie sociale avec les biens qui en résultent et les enrichit parfois de dons excellents. Assurés que tout cela vient de Dieu, non moins que les trésors plus excellents encore dont ils ont le privilège, comment les calvinistes dédaigneraient-ils le monde et la nature ?

3° Le calvinisme a procuré à la science l'atmosphère de *liberté* qui lui est indispensable. On sait comment l'Eglise romaine s'était assujetti les universités du moyen-âge, s'opposant à la publication de toutes les idées qui ne lui agréaient pas et supprimant ainsi la libre concurrence des opinions diverses, nécessaire au progrès scientifique. Déjà par le seul fait que son apparition venait briser l'unité ecclésiastique, le calvinisme travaillait à la libération de la science ; mais il y contribuait bien mieux encore par ce point de vue fondamental en vertu duquel, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, il établissait à côté du domaine de l'Eglise d'autres domaines, appartenant en propre à l'Etat, à l'art, et notamment à la science.

Ajoutons que le calvinisme procura à la science un public intéressé à la voir progresser. Pour qui estime que le seul but sérieux de la vie présente est d'y gagner les mérites

nécessaires pour se faire ouvrir plus tard le ciel, les choses de la science ne peuvent avoir une grande valeur ; mais quand, se sachant sauvé par la volonté de Dieu lui-même, on a compris que l'on a une tâche terrestre à accomplir — conformément au programme donné dès l'origine par le Créateur à sa créature : peupler la terre et l'assujettir — on se met vaillamment à l'œuvre, commerciale, industrielle, agricole, et, pour la mieux accomplir, on fait appel à toutes les ressources du savoir humain.

4° La liberté de la science entraîne nécessairement un *conflit*, dont le calvinisme a reconnu la véritable portée et auquel il offre une solution. C'est à tort qu'on présente souvent ce conflit comme existant entre la science et la foi. Non ! toute science repose à certain degré sur une foi (foi dans le témoignage de nos sens, foi aux axiomes, etc.) ; et d'autre part toute foi tend à constituer une science, un ensemble de pensées cohérentes dans lequel elle s'exprime. En réalité le conflit règne entre le point de vue des savants qu'on pourrait appeler « normalistes » et celui des savants « anormalistes. » Les premiers estiment que l'univers, tel qu'il s'offre actuellement à notre étude, est dans son état normal ; en conséquence tout doit s'expliquer comme résultat d'un développement évolutionnel, sans terme premier, sans interruption, sans miracle, sans fin, — tout, y compris l'apparition de l'homme et celle de Jésus-Christ ; — pour un tel point de vue le péché n'est qu'une phase inférieure et préalable du développement normal. Les anormalistes, au contraire, croient que le monde est actuellement dans un état de trouble ; ils lui donnent pour point de départ une création, ils font de l'homme, image de Dieu, une espèce véritablement distincte des diverses races animales, ils voient dans le péché une destruction de la nature humaine originelle, et, à cause de cela ils estiment nécessaire l'intervention miraculeuse de Dieu : régénération, révélation biblique, incarnation, trinité sont autant de termes réclamés par ce point de vue fondamental. Normalisme et anormalisme sont deux systèmes complets et inconciliables entre lesquels il faut choisir, deux lignes parallèles

et sans interférences possibles. Ceux qui essaient de les combiner ne sont que des amphibies, sans loyauté scientifique, ou du moins sans énergie logique.

Quand le christianisme triompha de l'antiquité païenne, ce fut le système anormaliste qui prévalut; longtemps il a régné d'une façon presque exclusive, les adversaires n'étant pas admis à se faire entendre; peu à peu, à partir de la Renaissance, ces derniers ont relevé la tête; au dix-huitième siècle ils ont pris pleine conscience de l'importance de leur principe et depuis lors celui-ci a été développé dans un grand nombre de philosophies, aux formes diverses, mais identiques pour le fond; finalement, la « pensée moderne » est devenue si puissante que plusieurs parmi les croyants, effrayés, ont cru devoir chercher leur refuge dans le mysticisme, en rejetant toute science, tandis que d'autres, par exemple de nombreux théologiens allemands, se sont efforcés de bâtir des doctrines de « conciliation, » vaine entreprise qui ne pouvait aboutir qu'à la déroute totale, à l'exclusion de tout surnaturel et au pur panthéisme. Le calvinisme, lui, ne s'égarera pas dans ces fâcheux compromis, ni ne perdra son temps en inutiles escarmouches autour de quelques-uns des ouvrages avancés de sa forteresse. Remontant au principe de l'antagonisme en question, le calvinisme prend pour point de départ la conscience humaine et il constate que, précisément parce que l'humanité se trouve dans un état anormal, les diverses consciences humaines ne peuvent pas être d'accord: tandis que la conscience d'un calviniste connaît le péché, a, par suite de la régénération, les certitudes de la foi, possède enfin le témoignage du Saint-Esprit en faveur de la Bible, d'autres hommes, sans être dénués de ce *sensus divinitatis* qui se manifeste plus ou moins explicitement chez tous les membres de notre race, n'ont point conscience de leur état anormal et dès lors construisent nécessairement tout leur savoir sur une base très différente de la nôtre[1]. Longtemps opprimés, les normalistes, devenant maîtres de la

[1] Voir la *Remarque* N° 7.

situation, oppriment à leur tour et rejettent les calvinistes. Comment pourraient-ils agir autrement? En conséquence même de leur point de vue, ils ne sauraient admettre qu'il y ait réellement deux sortes de consciences humaines ; ils n'ont aucune raison pour penser que les hommes ne doivent pas être tous du même avis sur le fond des choses, et, dès lors, il ne se concevrait pas qu'ils vissent dans nos principes autre chose qu'une déplorable illusion. Nous au contraire, précisément en vertu de notre point de vue, pouvons très bien nous expliquer pourquoi ils pensent ainsi. En effet, qui part de la nature actuelle et ne connaît qu'elle, ne peut s'élever à la compréhension du surnaturel ; mais « les enfants de la palingénésie » n'ont aucune peine à comprendre la nature déchue et à en discerner les lois[1].

Les choses étant telles, qu'avons-nous à faire? Défendre contre nos adversaires la liberté de la science, et développer à côté d'eux le système total du savoir selon les principes qui nous sont propres. Gardons-nous de leur abandonner toutes les branches de la science sauf la théologie, comme si cette dernière pouvait subsister à l'écart : ce serait vouloir nous confiner paisiblement dans les combles d'une maison dont nous abandonnerions à l'incendie tous les autres étages. Au cœur même des deux points de vue opposés que nous avons mentionnés se trouvent précisément deux conceptions contraires de l'Etre suprême, c'est-à-dire deux théologies ; et toute science particulière est plus ou moins affectée par l'antithèse concernant ces principes fondamentaux ; nous avons donc à renouveler toutes les sciences à la lumière du principe que nous savons être le vrai. C'est ce que Calvin avait bien saisi quand il réclamait la construction d'une *philosophia christiana*. L'organisation universitaire demande donc à être profondément transformée. Les universités ont été constituées généralement en partant de l'idée fausse que la science se développe sur la base d'une conscience humaine

[1] J'emprunte cette formule « enfants de la palingénésie » à un compte rendu de l'*Encyclopédie* de M. Kuyper (*Presbyt. and Reformed Review*, octobre 1899, p. 680).

homogène, et que, par conséquent, tout ce dont il faut se préoccuper quand il s'agit de nommer un professeur, c'est de savoir s'il est instruit et capable d'enseigner. On avait cependant compris, au moment de la Réformation, qu'on ne pouvait se passer de constituer des universités protestantes à côté des universités catholiques ; de même on a vu, de nos jours, les catholiques éprouver parfois le besoin d'avoir leurs Facultés à eux dans des pays où leur point de vue se trouvait plus ou moins exclu de l'enseignement officiel ; et inversément, les « modernes, » mécontents de la position qui leur était faite dans certain corps enseignant, ont voulu avoir leur « Université libre » à Bruxelles. Eh bien, les calvinistes ne doivent pas manquer d'universités où leur point de vue soit systématiquement appliqué à toutes les branches du savoir. C'est sur ce principe qu'a été fondée la *Vrye Universiteit* d'Amsterdam ; et nous demandons que l'Etat et l'Eglise officielle cessent d'intervenir dans le domaine universitaire, sinon absolument par l'appui financier qu'ils accordent, du moins par le monopole qu'ils confèrent à certaines tendances, alors qu'il faudrait laisser pleine liberté à des universités de divers types de se constituer sur le terrain d'une loyale concurrence. Jadis, les empereurs romains rêvèrent d'un Etat unique, d'une universelle monarchie où toute indépendance des peuples eût lamentablement sombré ; il a fallu que cette tyrannie fût rompue pour que les nations modernes prissent leur essor. Puis est venue la chimère de l'Eglise catholique, brisée à son tour pour le plus grand bien de l'éclosion du vrai christianisme. Reste le fantôme de la science une et uniforme ; qu'elle périsse à son tour, pour qu'il se constitue divers systèmes cohérents d'enseignement et d'éducation, constitués chacun autour des grands principes inspirateurs du romanisme, du calvinisme, de l'évolutionnisme, et que dès lors chacun puisse récolter sa propre moisson sur son propre terrain sans mélange de semence étrangère[1] !

[1] Voir la *Remarque* N° 8.

V

Calvinisme et art.

Le calvinisme est accusé d'avoir été iconoclaste et de reconnaître pour son maître un homme dénué de sens esthétique. Cela ne suffirait pas encore à établir que le calvinisme soit incapable de production artistique : l'Eglise d'Orient fut, au huitième siècle, emportée par un mouvement iconoclaste bien plus violent que celui de notre seizième siècle, et chacun sait pourtant qu'il existe un art byzantin. Mais il faut avouer qu'en effet le calvinisme n'a donné naissance à aucun style nouveau ; il n'y a pas d'architecture calviniste à mettre en parallèle avec le Parthénon, le Panthéon de Rome, Sainte-Sophie, les cathédrales, les mosquées ou les pagodes. Et c'est là le résultat de la supériorité même du calvinisme ! Expliquons-nous. Tout style proprement dit est l'effet d'une conception religieuse. D'autre part l'alliance de l'art avec la religion est inhérente à un stage inférieur du développement de cette dernière. Comme, au berceau, fille et garçon se distinguent à peine, ainsi l'art et la religion dans l'état d'enfance ; mais en se développant ils doivent diverger l'un de l'autre. En émancipant du joug du prêtre ou du prince la piété individuelle, en substituant aux ombres du symbolisme la lumière d'une foi consciente et d'un culte en esprit et en vérité, le calvinisme est venu séparer enfin l'art de la religion.

Ce n'était point pour détruire le premier ou en proscrire l'usage. Mainte parole de Calvin atteste la valeur qu'il attribuait aux arts, dons excellents de la bonté du Seigneur. Les principes mêmes du calvinisme conduisent à considérer le monde comme ayant été créé par Dieu dans un état d'excellence, d'où il est déchu, mais dont il a conservé de beaux restes et qui est destiné à être restauré ; or, que fait l'art, sinon d'anticiper en quelque mesure sur cette restauration ?

La Réformation a émancipé l'art de la tutelle de l'Eglise. Ce n'est point la Renaissance qui accomplit cette œuvre libératrice : témoins Bramante, Vinci, Michel-Ange et Raphaël

travaillant encore au service de l'Eglise de Rome ; c'est la Réforme. Et, si d'une main elle a expulsé l'art du domaine de la religion, de l'autre elle lui a largement ouvert celui de l'humanité. On peignait ci-devant les grands et les saints ; intérêt pour le peuple, pour la vie de famille, pour la vie terrestre et civile, voilà ce qu'on voit fleurir désormais chez les artistes, tels que Rembrandt, qui, sans être tous des calvinistes fidèles (les artistes italiens ou espagnols étaient-ils tous de bons catholiques ?), ont subi l'influence de la Réforme.

Quant à la musique, nul n'ignore ce que le calvinisme a fait par Bourgeois et Goudimel.

L'anabaptisme vint malheureusement, par son dualisme, paralyser en quelque mesure l'éclosion commencée ; mais surtout les persécutions, les massacres, les dures conditions d'existence faites longtemps à une bonne partie des réformés, ne suffisent que trop à expliquer leur pauvreté artistique ; M. Douen l'a fort bien dit, à propos de Goudimel frappé à la Saint-Barthélemy : Est-ce à ceux qui ont tué le rossignol qu'il convient de venir se plaindre si la forêt demeure silencieuse [1] ?

VI

Le calvinisme et l'avenir.

Tout ce qui précède a eu pour but d'établir que le calvinisme n'est pas simplement un fait de l'ordre dogmatique ou ecclésiastique, mais un principe fondamental et fécond, capable d'engendrer un régime entier, un régime total de la vie humaine. Le calvinisme a élevé le christianisme à son plus haut degré de splendeur spirituelle, il a créé une orga-

[1] Nous avons abrégé particulièrement ce chapitre, le lecteur français pouvant lire sur le même sujet et dans une direction analogue le récent écrit de M. le professeur E. Doumergue : *L'art et le sentiment dans l'œuvre de Calvin*, 3 conférences (Genève, Société suisse d'édition, 1902). C'est par erreur que (p. 10) on y trouve attribué à M. Kuyper le mot de M. Douen que nous venons de citer. Il n'est que juste de rappeler aussi, à propos du calvinisme et de l'art, le charmant petit livre d'Athanase Coquerel fils, *Rembrandt et l'individualisme dans l'art* (Paris, Sandoz & Fischbacher, 1875).

nisation ecclésiastique qui a servi de modèle à l'Etat fédératif, il a émancipé la science et l'art, il a inspiré une politique dont l'aboutissement naturel est le régime constitutionnel, il a encouragé l'agriculture, l'industrie et le commerce, il a marqué d'un cachet vraiment chrétien la vie de famille et purifié, en les moralisant, toutes les sphères de l'existence sociale.

Il ne s'agit pas de vouloir aujourd'hui reproduire servilement le passé, par une littérale imitation de ce qu'il fut ; mais il faut s'appliquer à rendre la vigueur à cette racine féconde pour que la plante refleurisse. Un nouvel essor du calvinisme est rendu absolument nécessaire par l'état actuel des choses. Certes les conquêtes du dix-neuvième siècle ont été splendides dans l'ordre matériel et même dans l'ordre spirituel ; mais moralement cela ne va pas, chacun le sent, et les symptômes de malaise vont se multipliant du haut en bas de l'échelle. Espérerait-on peut-être voir cette mauvaise phase se dissiper d'elle-même ? L'histoire ne nous permet pas de nourrir cette douce illusion. Qu'on se rappelle l'Inde, Babylone, l'Egypte, la Perse, la Chine, qui toutes, après l'éclosion des beaux jours, ont vu venir la décadence et ne s'en sont pas relevées. Il est vrai, l'Europe a déjà traversé sans y périr de redoutables crises : une fois à la fin de l'empire romain, et c'est alors l'arrivée du christianisme qui l'a sauvée ; une autre fois au terme du moyen âge, et c'est alors la Réformation évangélique qui l'a fait échapper à la ruine. Aujourd'hui nous sommes perdus, ou, s'il y a encore un remède, il est dans une restauration du christianisme réformé.

Le mal dont souffre notre monde date du dix-huitième siècle, mais il est résulté de déficits antérieurs à cette date. Tandis que la tyrannie régnait dans les pays qui n'avaient pas su s'affranchir du joug romain, les Eglises de la Réforme, d'autre part, épuisées par les luttes qu'il leur avait fallu soutenir, s'étaient endormies, abandonnant peu à peu la tâche qu'elles eussent dû accomplir en pénétrant de leur esprit les diverses sphères de la vie humaine. Par une réaction natu

relle, les philosophes déistes ou athées, en Angleterre d'abord, puis en France, tentèrent de fonder un nouvel ordre de choses, un nouveau système de vie, fondé sur l'idée que la nature humaine n'est point corrompue, mais subsiste en son état normal. La proclamation de ces principes fit vibrer dans beaucoup de cœurs certaines cordes nobles et suscita un grand mouvement d'enthousiasme. Mais tout cela vint aboutir à la dangereuse révolution de 1789. Celle-ci reprit, en partie, le programme d'affranchissement qui avait été celui du calvinisme ; mais, tandis que ce dernier avait été un mouvement de l'ordre spirituel, la Révolution recourut à la violence, opposa crimes à crimes et ne parvint qu'à l'établissement d'un régime pseudo-démocratique.

L'état de la France est manifestement effrayant ; mille symptômes de décadence, y compris la dépopulation, montrent, qu'à l'exception des quelques milliers qui ont su résister au voltairianisme, ce peuple s'est vraiment laissé « bestialiser ». Voyant arriver la contagion, de bons esprits, notamment en Allemagne, ont tâché de purifier le système révolutionnaire sans s'y opposer entièrement ; au lieu de l'athéisme, ils ont adopté le panthéisme ; au lieu de mettre à la base de la politique le prétendu « état de nature » ou l'atomisme du vouloir individuel, ils ont fait appel aux « lois » naturelles, au processus historique, au vouloir collectif de la race tendant inconsciemment vers un but idéal. Grâce à ces atténuations de la fausse doctrine, et surtout grâce à la solidité des institutions germaniques, le mal a été plus lent à éclater dans cette partie de l'Europe. Il a fini pourtant par se manifester : Nietzsche dépasse Voltaire ; et, de toute part on voit la vie « moderne », fondée sur l'idée que l'homme est un animal perfectionné par la concurrence vitale, aboutir à ce « droit de la force » qu'a si brutalement proclamé Bismarck. De fait, ce qu'on pratique, c'est une existence toute matérielle, âpre au gain, sensuelle, dénuée de scrupule, et que les classes supérieures cherchent à embellir, d'une façon toute superficielle du reste, par l'art et par la science.

Il serait injuste d'oublier qu'il y a parmi les « modernes »

beaucoup de nobles âmes qui cherchent à combattre le mal. Les uns, recourant au dualisme kantien, maintiennent, à côté des résultats du savoir, les droits de la conscience morale ; d'autres y ajoutent une sorte de culte mystique du sentiment ; plusieurs enfin continuent de faire appel au christianisme. Il ne faut pas parler sans respect de cette lignée de théologiens qui va de Schleiermacher à Ritschl ou à Pfleiderer ; mais, quelque excellentes qu'aient été et que soient les intentions des moyenneurs, leur prétendu christianisme n'a plus que le nom de commun avec celui des apôtres : plus d'autorité biblique, la création est niée, le péché constitue une phase inférieure et préalable du développement spirituel, le Christ n'est ni miraculeusement engendré, ni réellement ressuscité, la rédemption enfin n'est qu'une simple modification de notre façon de sentir. Dira-t-on, comme on n'a cessé de le faire dans cette école, que le christianisme des apôtres n'est pas exactement celui de Jésus lui-même et que c'est à ce dernier seul qu'il faut s'attacher? Nous répondons que, de fait, historiquement, il est certain que ce qui a conquis notre monde, il y a dix-neuf siècles et l'a fait vivre jusqu'à ce jour, ce n'est point la conception moderne et soi-disant authentique de l'Evangile de Jésus de Nazareth, mais bel est bien la foi apostolique en un Christ divin[1].

Serait-ce peut-être du catholicisme romain que le salut pourrait venir? Certes, il ne faut pas oublier que, nonobstant tout ce qui nous en sépare, nous avons bien des choses en commun avec lui, et précisément celles qui sont en cause dans la lutte entre le christianisme et le panthéisme, entre la foi en des commandements divins, pour toujours établis, et l'idée que le décalogue n'est qu'un document archéologique, la conscience humaine étant appelée à tirer de son propre fond le texte d'une loi morale toujours changeante au gré de l'évolution historique. Pas plus que Calvin ne se faisait faute d'utiliser Thomas d'Aquin, pas plus nous ne

[1] Voir la *Remarque* N° 9.

devons, dans notre sainte guerre, dédaigner l'alliance des fidèles de l'Eglise de Rome, sachant que sans cet appui nous ne triompherons pas[1]. Pour ma part, dit M. Kuyper, je confesse franchement que, sur plus d'un point, mes vues se sont éclaircies grâce aux travaux des savants romains. Mais ce n'est pas Rome qui pourra ouvrir la voie à la rénovation désirable : rien de plus triste que les produits de son influence tels que nous les présente l'Amérique du Sud ; en Enrope même tous les pays soumis à l'inspiration du papisme sont en décadence, et, chose curieuse, à l'heure actuelle, le catholicisme n'est vraiment vigoureux que là où il peut s'épanouir dans l'atmosphère salubre que lui procurent les états protestants, dans le nord de l'Allemagne, en Hollande, en Angleterre, aux Etats-Unis !

Voici donc le dilemme qui s'impose à nous, en conclusion : De deux choses l'une, ou bien c'est au « modernisme » qu'appartient l'avenir; or il est incapable d'alimenter la vie et d'ailleurs sa prétendue modernité n'est qu'un retour au paganisme, à Epicure, tout au plus à Zénon ; — ou bien le salut se trouvera dans un renouveau du protestantisme. Sous peine de n'aboutir qu'à des déceptions, il faut que ce renouveau soit conscient, systématique, complet. Bien à tort plusieurs préconisent aujourd'hui l'abandon du dogme, difficile à défendre, disent-ils, et propre à occasionner de fâcheuses divisions, pour se livrer avec d'autant plus d'ardeur aux œuvres pratiques, qui offrent un terrain d'entente pour tous les chrétiens. — Ah ! certes, il faut le zèle pratique ; sans lui la profession de la foi n'est plus que dogmatisme stérile. Mais l'œuvre salutaire du Christ ne s'est point épuisée sur le seul terrain de la bienfaisance ; il a aussi et surtout « rendu témoignage à la vérité ». Si nous négligeons cette partie du programme évangélique, en quoi ferons-nous revivre le protestantisme? Les catholiques et les incrédules peuvent, quant à la bienfaisance, faire tout ce que nous faisons, et parfois ils le font mieux que nous. Une tendance purement

[1] Voir la *Remarque* N° 10.

mystique ne saurait pas mieux suffire. Oui, certes, encore, il faut la piété, la chaleur du cœur; mais jamais le mysticisme abandonné à lui-même n'a rien sauvé; ce n'est pas Bernard de Clairvaux, c'est Thomas d'Aquin qui a imprimé son sceau à l'Eglise catholique; ce n'est pas Thomas a Kempis, mais Luther qui a fait la Réformation; et que de fois, livré à ses seules inspirations, le mysticisme n'a-t-il pas dégénéré gravement! Nous avons reçu de Dieu : main, tête et cœur (*hand, head and heart*), pour agir, penser, aimer; que chacun de nous soit donc roi par l'action, prêtre par le cœur, prophète par la profession de la vérité!

Contre le modernisme le christianisme n'a donc qu'une ressource: un retour conscient et complet à l'esprit de la Réformation. Et cela ne peut signifier qu'une chose: le retour au *calvinisme*. En effet, pris en un sens tout général et amorphe, le protestantisme n'est qu'une notion négative, que les ennemis de Dieu n'ont point à redouter. Le socinianisme a fait preuve de totale impuissance; l'anabaptisme s'est perdu dans les folies révolutionnaires; quant à Luther, il n'est jamais parvenu à tirer nettement les conséquences de son principe (*Luther never worked out his fundamental thought*) et nous avons pu voir récemment à quoi mène cette souveraineté spirituelle que le luthéranisme a abandonnée au prince: l'empereur d'Allemagne, ce même empereur qui, tantôt, rejetait Stöcker pour avoir demandé l'abolition de l'épiscopat royal et l'affranchissement de l'Eglise, n'a-t-il pas jeté ses troupes sur la Chine avec l'ordre d'y aller prêcher « l'évangile impérial, » et n'a-t-il pas averti ses sujets d'avoir à se souvenir qu'après la mort ils comparaîtront « devant Dieu et devant le grand empereur! » Seul le calvinisme a suivi logiquement, jusqu'au bout, les lignes maîtresses de la Réformation; seul il a su constituer d'une façon conforme à son principe non seulement des Eglises, mais aussi des Etats, créant ainsi, dans son style à lui, un monde entier, véritablement cohérent.

Quelle est donc notre ambition, et qu'entendons-nous réclamer? Il ne peut être question de demander que tous les

protestants deviennent calvinistes. L'histoire a amené la production de diverses branches distinctes sur l'arbre de la Réformation et il n'est guère probable que des transformations s'exercent à cet égard, si ce n'est à l'occasion de quelque grand mouvement historique, que nous ne pouvons ni provoquer ni même prévoir ; en outre le calvinisme est si spirituel qu'il ne sera jamais l'affaire des grandes masses ; enfin, avouons-le, aucune de nos confessions n'étant infaillible et parfaite n'a droit à absorber les autres. Mais notre but n'est nullement ecclésiastique ; ce que nous voulons, c'est le réveil et le triomphe du calvinisme comme direction générale de l'esprit. Et pour cela, voici ce que nous réclamons :

1° Qu'on ne méconnaisse plus les effets du calvinisme là où ils sont patents, par exemple dans la constitution et les meilleurs caractères de la démocratie américaine, si différente de la démocratie révolutionnaire française. Il ne faut pas laisser oublier à cet égard la vérité historique et permettre qu'on aille répétant partout faussement que ces conquêtes admirables sont un simple produit de l'humanisme ;

2° Il faut entreprendre, avec un nouveau zèle, l'étude du calvinisme, pour bien faire voir en quoi il consiste ;

3° Il faut poursuivre le développement et l'application du principe calviniste à nos besoins actuels, dans tous les domaines de la science et de la vie, sans se confiner dans le domaine théologique, mais sans le négliger non plus ; ceci demande à être dit, car, « hélas ! il faut constater que la théologie même des Eglises réformées, en plusieurs contrées, a passé sous l'influence de principes qui lui sont foncièrement étrangers ;[1] »

4° Il faut que les Eglises nées du calvinisme cessent d'en avoir honte, comme c'est trop souvent le cas.

Et de quoi donc aurions-nous honte dans cet antique et noble héritage ? Serait-ce peut-être de la doctrine de l'*élection ?* Il y a, quoi qu'on fasse, un redoutable problème, qu'il faut bien considérer et résoudre, sous peine de superficialité. Tout ce qui existe ne se produit, ne se développe qu'au tra-

[1] Voir la *Remarque* N° 11.

vers de « différences » et par des différenciations. Or, du moment qu'il y a différences, il y a aussi « préférences », il y a des états préférables à d'autres. Qui ne voudrait, s'il lui fallait devenir végétal, être rose plutôt que champignon? s'il lui fallait devenir animal, être lion plutôt qu'hyène? et comment n'aimer pas mieux être riche que mendiant, Européen que Cafre? Eh bien, d'où viennent ces différences, et pourquoi l'un est-il ceci tandis que l'autre est cela? La philosophie moderne, abordant enfin cette terrible question, a répondu : c'est l'effet d'une *sélection* naturelle, résultant nécessairement de l'évolution. Une telle doctrine, on l'avouera, ne saurait engendrer la paix, ni fournir aucune consolation aux déshérités, elle ne peut qu'inciter tous les êtres aux plus furieux combats. Le calvinisme avait eu, voilà trois siècles, le courage de sonder le redoutable problème et il l'avait résolu, non par le mot de sélection, mais par celui d'*élection*. Toutes les différences qui se manifestent dans la nature sont fondées, a-t-il dit, non dans le hasard ou l'aveugle nécessité, mais dans la volonté du Dieu tout-puissant : pensée propre à calmer le pauvre, à consoler le malade et l'homme imparfaitement doué. Mais, s'il y a eu élection dans le domaine de la création et de la providence, il faut appliquer la même notion au royaume de la grâce : la même volonté divine qui a choisi l'un pour être Européen, l'autre pour être Africain, a choisi aussi l'un pour être Abel et l'autre pour être Caïn. Il n'est pas de chrétien qui ne croie à l'élection divine en ce qui concerne la création et la providence ; le calviniste, fidèle à l'unité de pensée, à la cohérence de la foi, et, d'ailleurs, plaçant la gloire de Dieu seul au dessus de tout intérêt, ne recule pas devant cette conséquence[1]. Est-ce là une « étroitesse dogmatique » dont il faille rougir?

Soyons donc calvinistes avec courage, avec espoir! Ah! certes, de Dieu seul vient la vie ; nous ne saurions créer de toutes pièces un réveil, par la restauration d'un système, si excellent soit-il. Le vent souffle où il veut ; mais, tandis qu'il

[1] Voir la *Remarque* N° 12.

ne peut faire entendre qu'un gémissement confus quand il passe sans rencontrer dans sa course aucun instrument de musique, il produira les sons les plus harmonieux s'il trouve devant lui quelque harpe éolienne. Le calvinisme est cette harpe ; plaçons-la aux fenêtres de nos maisons ; et vienne le souffle de Dieu pour en faire vibrer les cordes !

Dans un discours que M. Kuyper prononça en 1892 à l'ouverture des cours de la Vrye Universiteit d'Amsterdam, sous ce titre : *L'effacement des frontières*, nous recueillons les pensées suivantes :

Comparé aux platitudes du déisme, dont il nous a délivrés, le panthéïsme n'est pas sans mérites. Au froid glacial de celui-là qui ne préférerait celui-ci, en dépit du danger qu'il offre de tout fondre et confondre en son ardent creuset ? Entre le déiste, dans le compte duquel Dieu n'est inscrit que « pour mémoire », et le panthéiste, qui dans son élan pour rejoindre la divinité va jusqu'à lui manquer de respect, comment ne pas donner la préférence au second ? Mais il n'en reste pas moins que le panthéisme constitue une erreur, une très dangereuse erreur, contre laquelle il est d'autant plus nécessaire de se garer qu'elle est plus répandue aujourd'hui. Sans doute la philosophie panthéistique n'a plus actuellement dans l'école la victorieuse prééminence qu'elle a possédée pendant un temps ; mais l'esprit du panthéisme a partout pénétré, dans les sciences, dans la littérature, dans les opinions courantes, et toute notre vie en est affectée : cette folle adoration du « progrès, » c'est-à-dire en réalité du changement sans terme, cette soif de nouveauté, cette existence harcelante et sans sabbat, qu'est-ce que l'application pratique du fameux πάντα ῥεῖ καὶ οὐδὲν μένει ? qu'est-ce sinon le culte d'une divinité qui se développe sans trève et ne connaît elle-même aucun repos ?

L'un des traits les plus caractéristiques du panthéisme est la façon dont il travaille à supprimer toutes les frontières entre les diverses sortes d'êtres. Par les premiers mots du « symbole des apôtres » l'Eglise atteste l'existence d'une

grande ligne de démarcation entre Dieu et le monde qu'il a créé : distinction fondamentale d'où toutes les autres résultent ; car, selon Genèse I, 4, 6, etc., le Créateur a procédé en établissant des « séparations » entre les choses (מַבְדִּיל, בדל). Mais le panthéisme commence précisément par supprimer la distinction entre Dieu et le monde, entre l'éternité et le temps.

En religion, non content de réagir contre le déisme qui prêche une divinité lointaine et inactive, il a conduit à l'absorption mutuelle de l'âme et de Dieu. En philosophie, délaissant la réalité pour jongler avec des concepts abstraits qui cédaient plus aisément à son désir d'unité, il a prétendu trouver partout des conciliations, des synthèses, des identités ; et l'on a vu s'avancer, conduit par Hegel, ce cortège où, bras dessus bras dessous, venaient par couples l'être avec le non-être, le fini avec l'infini, etc. En science, le même courant s'est traduit par l'évolutionnisme. Simple hypothèse, basée sur une induction très fragile, pourquoi cette théorie de l'évolution a-t-elle fait fortune, pourquoi a-t-elle pénétré triomphalement dans toutes les provinces de la science, pourquoi est-elle devenue le mot de passe qu'il fallait répéter pour être considéré comme instruit, pourquoi sinon parce que ce procédé propre à supprimer les « espèces » et à effacer toute frontière, dans le domaine matériel, dans le domaine spirituel, et entre ces deux domaines, répondait aux tendances panthéistiques auxquelles le public était inféodé ? En pratique, enfin, le panthéisme vise à tout niveler, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence entre le cèdre du Liban et l'hysope qui sort de la muraille. Une fois supprimée la distinction entre Dieu et l'homme, les individus humains sont bien vite engloutis à leur tour dans un océan sans rive et sans fond ; la patrie est reniée au profit du cosmopolitisme ; les pittoresques costumes locaux disparaissent devant une uniformisation générale ; les langues sont battues en brèche par le volapük. Et puis, l'opposition du mal et du bien s'atténue ; on identifie le droit et la force, la propriété et le vol, la responsabilité et l'atavisme ; on confond l'art et la morale ;

on en vient, comme Rothe, à demander que l'Eglise disparaisse absorbée par l'Etat ; on abolit enfin toute différence entre le sacré et le profane, en sorte que la théologie doit faire place à une étude scientifique des religions, considérées comme n'étant toutes que des manifestations de l'esprit humain valables à des degrés divers. Toujours l'estompe, jamais le burin qui grave des lignes fermes dans l'airain ! Faut-il s'étonner après cela que les hommes de caractère soient rares parmi nous ? Où trouver un appui pour nos personnalités quand est niée la personnalité de notre Créateur et Père ? Comment se tenir ferme quand le sol fond en boue, inondé par un torrent que rien n'arrête ? Où trouver un recours contre les iniquités, contre les violences d'en haut ou d'en bas, quand on ne connaît plus d'autre source au droit que les caprices gouvernementaux ou populaires ?

La défense de la vérité contre de si dangereuses erreurs a été menée jusqu'ici d'une manière bien faible et bien maladroite. Il y a eu des apologistes, courant en hâte, ici, là, suivant que l'ennemi attaquait tel ou tel bastion : déplorable tactique, qui revient à nous laisser imposer par l'adversaire le terrain de la lutte, en sorte que nous finissons par être entraînés loin de notre vrai centre d'opération. Il y a eu, en outre, en grand nombre des conciliateurs (*Vermittler*), qui s'avançaient avec le drapeau des parlementaires dans une main, et dans l'autre une trompette sonnant le *pax vobiscum;* c'étaient les Schleiermacher, les Rothe, les Martensen, les Hoffmann, etc. ; qu'ont-ils fait sinon de perdre la vérité, sans sauver toujours leur propre véracité ? Ils ont joué le rôle du pot de terre voulant voyager amicalement avec le pot de fer. Après toutes ces bonnes intentions impuissantes, après toute cette *would-be theology*, on salue avec quelque soulagement le dualisme ritschlien. Mais c'est en effet un dualisme que cette théorie des *Werturteile*, et un dualisme réellement impraticable. Qu'un amphibie puisse tour à tour plonger joyeusement dans les abîmes de la critique, et revenir brouter quand il lui plaît les gras pâturages de l'Eglise, — un vrai chrétien ne saurait se faire à pareil régime. Notre religion

est révélée, historique, elle ne peut se passer de concepts à analyser, de faits à saisir. Apologistes impuissants, moyenneurs tentant un impossible et infécond mariage, dualistes qui oublient l'unité foncière de la conscience humaine, quelque fruit que j'aie retiré de plus d'un de leurs travaux, je ne saurais adopter leur tactique.

L'essence même de notre religion proteste contre « l'effacement des limites ». L'Eglise chrétienne vit du miracle; elle vit de Celui qui est venu briser le cours naturel de l'histoire humaine; elle nie, par son existence même, la possibilité pour nous pécheurs de nous sauver par simple évolution ; il faut donc qu'elle soit franchement dualiste en face de ce monde irrégénéré[1]. Une telle position peut nous paraître pénible à prendre : on nous appellera « ignorantins, » nous, les « croyants ; » et nous aurons la douleur de susciter des déchirements au sein même des familles. Il faut s'y résigner ; nous ne sommes pas les adeptes de ce mensonger panthéisme qui va répétant que la vérité fera bien ses affaires toute seule, que tout va se développant d'une façon spontanée et nécessaire ; nous sommes les disciples de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée ; » et : « Si quelqu'un aime père ou mère, fils ou fille plus que moi, il n'est pas digne de moi ! »

Dans le discours qu'il a consacré à l'*Evolutionnisme,* en 1900, M. Kuyper fait au contraire ressortir la différence qui existe entre le panthéisme (toujours plus ou moins idéaliste et téléologique) et l'évolutionnisme, tel qu'il s'est affirmé dans le domaine des sciences biologiques, psychologiques et sociales, avec Spencer, Darwin, Hæckel, etc. : système dont le principe fondamental est de tout ramener à des processus d'ordre *mécanique*, notamment à la fameuse et inéluctable « concurrence vitale. » — A la lumière des travaux les plus récents des spécialistes (dont il résume surtout les discus-

[1] Voir la *Remarque* N° 13.

sions concernant les causes de l'hérédité), l'auteur montre la banqueroute de plus en plus manifeste de cette fausse doctrine.

Les évolutionnistes ont eu un mérite, il est vrai, celui de réagir contre la désintégration des sciences, celui de combattre le scepticisme des *ignorabimus* et de vouloir arriver à quelque unité systématique. Mais leur principe est faux, et de plus, mortel à toute vie spirituelle, à tout respect d'autrui; Rudyard Kipling, le poète attitré de l'impérialisme anglais, en résume bien la morale, quand il donne ce mot d'ordre à ses concitoyens : « battre tout le monde et s'emparer de tout », *to fight everybody and to take everything*. Avec une pareille philosophie il n'y a pas, pour nous chrétiens, d'alliance possible. Imprudents et aveugles ceux qui croient pouvoir lui faire une part ! Il faut purement et simplement l'exclure : « mettre de côté tout manuel d'enseignement où cette doctrine a pénétré, ne confier nos enfants à aucun maître qui la professe. »

Cela ne veut pas dire que nous méconnaissions la valeur de tant de recherches et de découvertes accomplies par l'école évolutionniste, ni que nous prétendions rejeter aucun des faits réellement constatés. Cela ne veut pas dire non plus que nous croyions inconciliable avec la foi chrétienne l'idée d'un engendrement spontané des espèces les unes par les autres. Le texte biblique (Gen. I, 11, 24) serait plutôt favorable à ce point de vue; et l'on concevrait fort bien que Dieu eût choisi ce procédé-là pour le déploiement graduel de son plan créateur. Mais l'opposition de principe demeure irréductible entre nous qui, croyant au créateur, voyons dans la nature l'œuvre d'une volonté sage, juste, et bonne, et ceux qui font tout provenir d'une nécessité aveugle sans caractère moral.

REMARQUES

N° 1 (pages 315 et 347). Ce que Voltaire a pensé et dit de Jésus ne peut être examiné ici; mais nous tenons à ne pas laisser passer sans rectification une erreur qui, pour être fort répandue, n'en est pas moins patente. Ce *delenda Carthago* par lequel Voltaire a terminé beaucoup de ses lettres des vingt dernières années : « Ecrasez l'infâme ! » n'est point un blasphème direct contre le Christ. « Toutes les fois, atteste M. le prof. L. Thomas, que [dans la correspondance de V.] nous avons pu discerner le genre du mot *infâme*, nous l'avons trouvé féminin. » Exemple : « Je voudrais voir... l'infâme confondue. » (v. ici-même 1902, p. 290, et L. Thomas : *La dernière phase de la pensée relig. de J.-J. Rousseau*, 1903, p. 46 et ssq. Cf. Strauss, *Voltaire*, tr. fr., p. 237.) Il s'agit donc de la superstition, mère du fanatisme persécuteur et de l'intolérance.

Quant à la Révolution française, on ne s'étonne pas de la voir jugée d'une façon très partiale et, dès lors, peu historique, par le chef d'un parti qui, à tout autre titre pouvant servir à caractériser ses aspirations, préfère la désignation négative de « parti anti-révolutionnaire, » en spécifiant bien, dans l'art. 1er de son programme, qu'il ne s'oppose pas à toute révolution, mais seulement à la Révolution française. Tout ce que nous relèverons ici, c'est l'erreur que commet M. Kuyper, en répétant sans cesse que la devise de cette révolution fut : « Ni Dieu, ni maître. » Nous avons trouvé cette formule — si nous nous rappelons bien — deux fois dans la notice sur le *Parti anti-révolutionnaire* et six fois dans les conférences sur le *Calvinisme!* Quel est le lecteur de M. K. qui n'en doive conclure que cette formule est textuelle et qu'elle caractérise d'une manière authentique l'esprit du mouvement en question, à la différence des révolutions glorieuses des Pays-Bas, de l'Angleterre et de l'Amérique? Or, cela n'est point vrai. S'il y avait peu de croyants décidés, il n'y avait pas davantage d'athées parmi les hommes de 1789. La Convention elle-même saisit toute occasion, pendant les huit premiers mois de sa carrière, pour affirmer et publier qu'elle ne voulait point détruire la religion catholique : allant, à cet égard, jusqu'à déclarer que « le traitement des ecclésiastiques fait partie de la dette publique. » Robespierre, après avoir, en novembre 1793, à la tribune des Jacobins, affirmé avec énergie l'existence de Dieu, fit, comme chacun le sait, voter, le

18 floréal an II, le décret qui commence par ces mots : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. » (Voir sur tout cela : A. Aulard, *Histoire politique de la Révol. franç.*, 1901, p. 466 et suiv.) Les manifestations athées, les essais de culte de la Raison, tant à Paris qu'en province, ne furent que des écarts passagers, œuvre de quelques esprits excessifs (Chaumette, Hébert, etc.), qu'écouta trop facilement une foule exaspérée par de longues souffrances; il serait souverainement injuste d'y voir l'esprit même de la Révolution.

« La Révolution n'est point athée, a fort bien dit M. Hyacinthe Loyson (*La croix du Panthéon*, dans *Revue chrétienne*, 1885, p. 583). Quel fut son berceau ? Quel fut son premier cri, en naissant ? Est-ce que ce fut un blasphème ? Non, ce fut un serment ! » Et il rappelle comment, le 20 juin 1789, les députés, trouvant leur salle fermée par ordre du roi, transformèrent le Jeu de paume « en une sorte de sanctuaire patriotique, et là, levèrent leurs mains vers le ciel et jurèrent de ne se séparer que lorsque la France aurait reçu une constitution digne d'elle. » A cette constitution servit de prologue la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.* Celle-ci proclame — a-t-elle donc tort ? — que, dans la société humaine, il ne doit plus y avoir de tyran, plus d'autorité exercée d'une manière arbitraire; mais il faut vraiment la plus haineuse des partialités pour l'opposer, comme une œuvre d'athéisme et d'insubordination anarchique, à ces Déclarations américaines, dont les Constituants français se sont ouvertement inspirés. Dans la Déclaration de 89, le « maître » est bel et bien proclamé, le seul maître dont il s'agisse proprement en affaires civiles, à savoir la loi, la justice, le respect des droits du prochain; et, de plus, un mot bref, mais sérieux, rappelle, au début, de quelle source auguste découlent ces principes « sacrés » et « inaliénables, » qui sont tout autre chose que l'expression du bon vouloir capricieux d'une foule. « Les représentants du Peuple français... ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette Déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs *devoirs*[1].... En conséquence, l'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, *en présence et sous les auspices de l'Etre suprême,* les Droits suivants de l'Homme et du Citoyen, etc. » La Déclaration, moins célèbre, de juin 1793, emploie,

[1] C'est moi qui souligne.

elle aussi, la formule « en présence de l'Etre suprême, » et dit, à l'art. 6 : « La liberté [qu'on veuille bien n'oublier jamais qu'il s'agit en tout ceci de liberté politique et civile], la liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui : elle a pour principe la nature ; pour règle la justice ; pour sauvegarde la loi ; sa limite morale est dans cette maxime : Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait. » Je n'ai pas besoin de rappeler à mes lecteurs d'où sort cette « maxime » qui trace la limite *morale* d'une liberté dont la *règle* est la *justice*.... Y a-t-il justice à résumer de tels principes en ces mots : « Ni Dieu, ni maître, » et à prétendre que dans un tel point de vue la seule autorité reconnue est le caprice du « peuple, » devant qui chacun doit fléchir le genou ? Aux principes opposera-t-on les faits : ces actes de plébolâtrie dont on vit tant d'exemples dans la France révolutionnaire ? D'abord, nous demanderons qu'on n'oublie pas combien il y eut alors, et dans des camps divers, de héros qui surent mourir avec enthousiasme pour leurs principes, « pour la liberté, » bien ou mal comprise ; et quant aux lâches, nous dirons : ce furent surtout des victimes de la déplorable éducation moutonnière que leur avait si longtemps imposée le catholicisme,... bonne raison pour ne pas approuver la monstrueuse alliance que préconise aujourd'hui M. K. ! (Voir *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Texte avec commentaire*, par Eug. Blum, 1902, et comp. *L'Eglise et la Révolution française*, par Edm. de Pressensé, 1864.)

N° 2 (p. 317). Prétendre que le calvinisme est moins systématique que le luthéranisme, c'est soutenir une thèse bien étrange. Quel que spontanés, populaires, qu'aient été les débuts de notre Réforme, comment nier que le puissant et impérieux génie de Calvin ne lui ait bientôt, et en tous pays, imprimé un caractère plus rigoureusement déterminé que n'en a pu donner à l'Allemagne la théologie un peu flottante de Luther ?

N° 3 (p. 330). Nous ne prétendons pas approuver Schleiermacher d'avoir trop exclusivement placé le siège de la religion dans le sentiment ; mais il serait juste de se rappeler que, s'il l'a fait, c'est parce qu'il croyait trouver dans le sentiment la région centrale de notre être, la racine profonde qui entretient la sève dans ces deux branches de notre vie spirituelle : connaissance et action (v. *Ueber die Religion*. 2d discours). Qu'on n'oublie pas non plus que, s'il y a

eu avec Schleiermacher un sentimentalisme exclusif, et avec Kant un moralisme exclusif, c'est qu'il y avait eu tout d'abord un dogmatisme (c'est-à-dire un intellectualisme) exclusif. Nous demanderons enfin si l'on est bien placé pour accuser les autres de limiter la religion à un cercle de gens bien doués pour la piété, quand on parle soi-même au nom d'un système qui exclut de toute participation à la vie éternelle quiconque n'est pas « élu ».

N° 4 (p. 331, comp. 322, 345 et 502). Saint Augustin (*Cité de Dieu,* l. V, ch. XI-XXI) avait fait voir que Dieu gouverne avec bienveillance les hommes mêmes qui ne le connaissent pas; c'est ainsi qu'à ces Romains, auxquels il ne réservait point de place dans sa cité céleste, le Seigneur accorda la gloire d'un empire florissant, juste récompense des vertus que plusieurs d'entre eux déployaient. Calvin, plus nettement encore (*Institution chr.*, l. II, ch. II, 13-17, comp. l. IV, ch. XX), reconnut « deux régimes en l'homme, » le premier « qui réside en l'homme intérieur et concerne la vie éternelle, » le second « lequel appartient à ordonner seulement une justice civile et réformer les mœurs extérieures. » A ce second régime appartiennent divers biens, tels que la raison, etc., qui sont de vraies « grâces, » des « dons de l'Esprit de Dieu. » Cette notion, sur laquelle insiste tant M. Kuyper, et que M. Doumergue (*L'art et le sentiment dans l'œuvre de Calvin*, p. 12 et 13) relève comme si théologiens et historiens s'étaient entendus jusqu'ici pour en méconnaître la présence dans le système de Calvin, est, à coup sûr, d'une grande importance, au point de vue moral, politique, artistique même. Mais il nous est impossible de voir en quoi elle pourrait corriger le vice fondamental de la théologie calviniste, sa négation du principe posé par l'apôtre: « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » Et quand on insinue que c'est par une sorte de compensation que Dieu comble ici-bas de talents et de gloires ceux qui vont avoir pour partage les peines éternelles, cela nous rappelle les horribles bombances que certains Etats accordent aux condamnés à mort la veille de leur exécution.

N° 5 (p. 333). Merle d'Aubigné, Vinet, Bonald, Chateaubriand. Quel singulier quatuor! Quand il s'agit de caractériser un réveil vraiment religieux par opposition aux entraînements esthétiques du symbolisme, quel nom mal choisi que celui de l'auteur du *Génie du christianisme!* Quant à Bonald, je vois bien ce qu'a de réactionnaire ce sensualiste-traditionnaliste, mais je me demande

en vain ce qu'il a de religieux. Si l'on eût mentionné Joseph de Maistre, c'eût été autre chose. — Un peu plus loin, comment peut-on opposer aux principes de 1789 Kant et Fichte, tous deux si enthousiastes de la Révolution française, et de qui la morale rationnelle et les idées politiques présentent tant d'analogie avec celles qui ont inspiré les Droits de l'homme?

N° 6 (p. 338 et 501). Il est vrai que le calvinisme respire une profonde horreur pour le péché ; mais il n'est pas moins vrai, qu'en voulant faire rentrer le péché lui-même dans le plan de Dieu, le calvinisme froisse la conscience chrétienne; aussi les Réformés n'ont-ils pas tardé à chercher d'autres formules qui fussent plus satisfaisantes. (Voir la remarque suivante.)

N° 7 (p. 505). L'anormalisme, c'est-à-dire la conviction nette et sérieuse que l'état actuel de l'homme et du monde est le résultat d'un désordre, n'est nullement le monopole des « calvinistes. » Beaucoup de théologiens se sont détournés, au contraire, des thèses strictement calvinistes pour mieux affirmer la réalité d'une chute, d'un état de choses *contraire à la volonté de Dieu.*

N° 8 (p. 507). Il est vrai que certaines idées générales peuvent agir sur les recherches des spécialistes, même à leur insu; mais ce serait exagérer l'unité philosophique du savoir humain que de prétendre reconnaître une géométrie, une chimie, une physique confessionnelles. Des universités où serait imposé à toutes les branches d'étude le respect du calvinisme, auraient les mêmes défauts que les universités « catholiques » : tout s'y trouverait subordonné au verdict de Messieurs les théologiens, pour le plus grand malheur de la théologie comme des autres sciences.

N° 9 (p. 512). M. Kuyper taxe d'impuissance toute la théologie moderne et veut nous ramener au « calvinisme ; » cela a l'air très clair et le serait, en effet, si l'auteur n'avouait (v. ici p. 510) qu'il ne s'agit pas pour nous de reproduire servilement le passé, puis n'ajoutait (v. ici p. 521) que telle idée, fort étrangère au seizième siècle, comme celle de l'engendrement des espèces les unes par les autres, est peut-être bien acceptable. — Alors?... Alors : que M. K soutienne (on le peut) que nous n'avons jamais eu, depuis Calvin, de théologien qui en ait égalé la force; mais qu'il ne nous propose pas de restaurer « le calvinisme ». Comme l'est toute théologie, — qu'elle l'avoue ou non, — le calvinisme fut une *Vermittelung*, une œuvre de médiation, une traduction de l'Evangile dans le langage

et avec les ressources philosophiques et scientifiques de l'époque. Notre programme ne saurait être la reprise d'un système, qui, tout fort qu'il était, a donné lieu à mille critiques, qui ont fini par en ébranler le prestige; nous devons aujourd'hui, quelque infimes que nous puissions nous sentir à côté d'un génie comme Calvin, essayer d'exprimer « en notre propre langue, » c'est-à-dire avec les matériaux que nous fournit l'état actuel de la science, et en face des problèmes qu'elle pose à notre génération, « les merveilles de Dieu. » Et ces « merveilles » c'est à leur source même qu'il faut aller les prendre; car, ainsi que M. K. vient de nous le rappeler, c'est « la foi apostolique » qui a conquis le monde il y a dix-neuf siècles, la foi apostolique, et non « le calvinisme ». Une théologie évangélique, réelle *Vermittelung* entre « la foi apostolique » et, non pas les préjugés antichrétiens de tel penseur contemporain, mais les acquisitions authentiques de la science : voilà quel doit être notre mot d'ordre.

Nous sommes heureux de voir des idées toutes pareilles aux nôtres exprimées par M. Kähler, dans un récent discours publié sous ce titre : *Der gegenwärtige Stand der Theologie* (Berlin, 1903). Empruntant une image à ce qu'on appelle en mécanique le parallélogramme des forces, il montre que la théologie a toujours été et doit toujours être la « diagonale » produite par le concours entre l'Evangile originaire et immuable, d'une part, et, de l'autre, l'état du savoir humain à chaque époque donnée. Pour la théologie moderne, il s'agit, depuis assez longtemps déjà, mais plus que jamais aujourd'hui, de combiner la certitude d'une révélation authentique et définitive avec ces connaissances historiques, disons plus généralement : avec ce sens de l'évolution historique, que les anciens théologiens ne possédaient pas au même degré que nous.

N° 10 (p. 513). Qu'un parti, avant tout « antirévolutionnaire, » c'est-à-dire « antilibéral, » puisse trouver son avantage à faire alliance avec le catholicisme, cela se comprend; mais c'est là servir bien mal la cause du calvinisme et, plus généralement, la cause évangélique : tout aussi mal que Stahl et *tutti quanti* servirent jadis les intérêts du luthéranisme en Allemagne.

Sans doute, un protestant croyant se sent mieux en harmonie, dans les profondeurs de son âme, avec un catholique vraiment chrétien qu'avec un incrédule; mais le catholicisme, comme système, n'en est pas moins l'irréductible adversaire de l'Evangile, le plus terrible pourvoyeur du mauvais esprit révolutionnaire; et

le plus triste service qu'un chrétien puisse rendre à sa patrie, au point de vue de la prospérité civile comme au point de vue de la vie religieuse, c'est d'y favoriser « le catholicisme » en tant que parti. Ils y voyaient plus clair que M. K. ces anciens Gueux de Hollande qui, dans leur rudesse, avaient pris, dit-on, pour devise ces mots : « Plutôt Turcs que papistes ! »

N° 11 (p. 515). Ici, enfin, nous pouvons nous déclarer d'accord avec M. K. Avec lui nous déplorons que de longues et terribles souffrances aient, d'une façon si générale, interrompu le développement normal de notre théologie réformée ; nous souhaitons vivement que Calvin et le calvinisme soient enfin mieux étudiés parmi nous, et que, préférablement à certains matériaux importés du luthéranisme (telle, entre autres, la kénose, qui a fait si belle fortune en nos pays), on retourne chercher dans « la carrière d'où nous fûmes tirés » tant de pierres solides que nous pouvons encore lui emprunter. Un de nos maîtres regrettés, Ch. Viguet, le disait en fort bons termes, il y a près de trente ans, dans un article (*De l'influence de la théologie allemande sur la théologie des Eglises réformées de langue française,* dans *Chrétien évangélique,* 1875, p. 68 et suiv.) auquel nous empruntons les citations suivantes : « Toute la question christologique se pose en Allemagne avec une gravité et dans des termes qui n'auraient pas de raison d'être en partant du dogme réformé. » « Il ne saurait être question, ajoutait-il, de demander à nos prédécesseurs une théologie toute formulée et de répéter machinalement, fût-ce en style du XIXe siècle, la science du XVIe et du XVIIe. Ce que nous chercherons auprès d'eux, c'est un esprit dont nous nous pénétrerons ; ce sont des tendances à développer ; ce sont des lignes directrices à prolonger, à compléter, à rectifier au besoin. »

N° 12 (p. 516). Il est très vrai que la théorie de la sélection rabaisse les individus, en ne les considérant que comme les moyens aux dépens desquels s'opère le perfectionnement de la race. Mais la race elle-même est considérée comme passagère, dans ce système. Les champions de l'immortalité conditionnelle, qui, cherchant dans la thèse sélectionniste un appui pour leur doctrine, ont appliqué à la vie spirituelle la notion du combat pour l'existence avec survivance des plus aptes (c'est-à-dire, ici, des plus méritants), ont abouti à ôter toute valeur à la race humaine, comparée par eux à ces quantités innombrables d'œufs de poissons dont

le seul but se trouve dans la réussite de quelques-uns d'entre eux. Certains ont cru voir dans cette doctrine le dernier mot de l'individualisme. Mais non; si elle dédaigne la race, elle ne déprise pas moins les individus, dont tant de milliers lui paraissent pouvoir disparaître sans causer aucun déficit sérieux (à comp. Luc XV, 3!). La vérité est que l'importance accordée à l'unité de la race et la valeur reconnue à l'individu, loin d'être deux notions opposées, dépendent directement l'une de l'autre: si la race est vraiment un « corps », alors chaque individu est un « membre », qui ne peut lui manquer sans qu'il y ait mutilation; si elle est une famille, alors chacun des enfants prodigues laisse une place vide à la table du Père aussi longtemps qu'il n'est pas rentré de l'exil. L'élection calviniste, selon laquelle « Dieu ordonne les uns à vie éternelle, les autres à éternelle damnation, » en sorte que, « selon la fin à laquelle est créé l'homme,... il est prédestiné à mort ou à vie » (*Instit.*, III, XXI, 5), ne donne, elle non plus, leur véritable valeur ni à la race ni aux individus.

Quant au caractère impitoyable de cette doctrine de la sélection, qui n'a aucune consolation à offrir aux victimes de la concurrence vitale, on est mal venu à le dénoncer quand on affirme soi-même que beaucoup d'hommes n'ont été créés de Dieu qu' « afin de glorifier son nom en leur perdition » (*Instit.*, III, XXIII, 6). Que répondre alors au cri terrible de ceux qui pourront dire au Père céleste, comme Esaü à Isaac : « N'as-tu que cette seule bénédiction, mon père? Bénis-moi aussi ? »

N° 13 (p. 520). Calvin lui-même s'est rendu coupable d'une terrible « *Verwischung der Grenzen* » quand, s'appuyant sur la doctrine de saint Augustin « que la volonté de Dieu est la nécessité de toutes choses, » il a supprimé toute différence, en Dieu, entre vouloir et laisser possible; d'où il résulte que, selon lui, la chute d'Adam a eu lieu parce que Dieu positivement « l'a ainsi voulu » et « ordonné » (*Instit.*, III, XXIII, 7, 8). Certes, nous apprécions les raisons historiques qui ont conduit Calvin à ces formules; mais elles sont à la fois trop essentielles à son système et trop dangereuses selon notre jugement, pour que nous voulions jamais ni revendiquer ni accepter le nom de « *calviniste* ».